

CRITIQUE THÉÂTRE

Devenir les acteurs de notre propre vie

C'est tout un bric-à-brac d'objets hétéroclites, on ne dirait même pas une brocante, plutôt du rebut. Aucune volonté esthétisante, encore moins décorative; c'est tout le contraire. Comme s'il s'agissait de replacer les mots, rien que les mots, au centre de la pièce. Trois livres, comme les partitions des trois comédiens, sont distribués sur une table au centre du plateau. Quelques objets structurent l'espace, dont des gradins sur trois étages, ainsi que des grandes toiles nonchalamment posées au sol et qui servent d'écran à quelques moments choisis.

Les Dérasons, à voir encore cette semaine à Nuithonie, déconcertent. Vêtements portés négligemment, têtes à peine coiffées, coulisses visibles, comédiens mis à nu. On ne peut pas dire que c'est un beau spectacle. Mais passionnant, assurément, oui. Alors que le récit a commencé, Jacqueline Corpataux explique en son nom avoir ressenti le désir d'adapter et de monter ce texte d'Odile d'Oultremont pour la scène. Elle se souvient d'une émission, entendue à la radio. Elle a donc invité un compagnon fidèle de sa compagnie, le Théâtre de l'Écrou, à assumer la mise en scène: le Français Patrick Haggiag. On repère, comme dans *La Trilogie de la villégiature* de Goldoni, des traversées du plateau, des déplacements incessants, assez systématiques, un peu comme une signature. Mais sa proposition, pour *Les Dérasons*, reste unique.

Mise en abyme

Ce roman, ils sont trois à le raconter, à le prendre en charge: Jacqueline Corpataux, Edmée Fleury et Yves Jenny. Une grande partie du récit est portée à la troisième personne. Il y a bien des répliques incarnées, mais le personnage féminin, Louise, est distribué entre les deux actrices. Le va-et-vient entre les première et deuxième personnes et la narration, ainsi que cette double



Les Dérasons, pièce mise en scène par Patrick Haggiag, avec Yves Jenny (sur la photo), Jacqueline Corpataux et Edmée Fleury, est à l'affiche à Nuithonie. Charly Rappo

distribution empêchent toute identification. Le spectateur est appelé à garder, tout au long de la pièce, ses distances par rapport à ce qu'il voit.

Vers le début et vers la fin du spectacle, le metteur en scène lui-même vient poser et reprendre les livres, profitant de dire quelques mots qui mettent le texte en abyme. A certains moments, les comédiens

La fin est diluée, parce que le texte ne finit pas sur la mort

s'adressent entre eux en aparté, par leur nom de ville et non par le nom des personnages – ainsi après un long monologue: «Ça va Yves, tu veux un peu d'eau?» Jacqueline Corpataux elle-même précise son coup de foudre pour le texte. Voilà une manière de casser le quatrième mur. Ou de brouiller les pistes. Ce qu'on voit est finalement un théâtre du quotidien, absolu-

ment non spectaculaire, un théâtre d'anti-héros, qui ne cesse de remettre en cause la convention dramatique.

Les mots sonnent juste

Mais de quoi parle la pièce? Simplement du temps qui passe. Et de l'importance de le passer à aimer plutôt qu'à avoir peur de la mort. De la force des liens humains. Du théâtre, de la

peinture, de l'art en général, comme acte de résistance, pour «s'alléger», pour ne pas céder au désespoir. Il y a Adrien, employé formaté ou, pire, fantôme, numéro parmi les numéros. Et Louise, qui comble le vide d'une enfance abandonnée en créant du sens à sa vie. Sa manière d'être n'a que faire du qu'en-dira-t-on, c'est une originale qui finit par déteindre sur Adrien: il préfère accompagner la malade jusqu'au bout que de suivre les conventions sociales. La vie est trop courte pour se laisser dicter une façon de penser.

La qualité de jeu n'est pas à la hauteur, pour le comparer à une autre production du Théâtre de l'Écrou, de *Wild West Women*. Mais les mots sonnent juste et la construction de cette adaptation scénique est une réussite: elle efface la temporalité, ne cesse d'aller et venir entre le présent et le passé, comme le fait la mémoire. On sait dès le départ que Louise a le cancer. On sait qu'Adrien est dénoncé par son employeur. La pièce croise le procès et le récit de leur relation, du coup de foudre à l'agonie, par des ruptures et des flash-back qui entretiennent la tension dramatique. La fin n'est pas tranchante, ni radicale: elle est plutôt diluée, parce que le texte ne finit pas sur la mort, parce que Louise a laissé des traces, parce que l'espoir est permis.

Cette manière d'étirer la fin, de finir sur une dernière pirouette, se fait en miroir de l'ouverture, elle-même très progressive (la lumière crue reste un long moment sur le public avant qu'il fasse noir dans la salle). Tandis que le metteur en scène se montre comme en répétition et met en abyme le rôle des comédiens, les spectateurs sont invités à devenir comme Adrien les acteurs de leur vie et à cultiver leurs ressources propres. Déroutant. »

ELISABETH HAAS

► *Les Dérasons*, à voir encore à Nuithonie les 6, 7 et 8 février.

CRITIQUE CONCERT

Des étoiles plein les oreilles avec la Concordia

«**O**liver Waespi est un compositeur que nous aimons bien», confie Jean-Claude Kolly, chef de la Concordia. C'est à ce compositeur suisse que l'orchestre d'harmonie a commandé une nouvelle composition en vue des prochaines fêtes cantonale et fédérale. Il s'agit de *Scorpius – Prequel*, prélude ambitieux d'une œuvre dont la suite est en cours d'écriture, qui a conclu, magistralement, le concert *Jardin et mythologie* donné dimanche à Fribourg face à une salle Equilibre quasi pleine.

Tout débute dans une ambiance cristalline installée tantôt par le piano, la harpe ou une flûte soliste. Lente et comme suspendue, finement moirée, toute la première séquence de *Scorpius – Prequel* est marquée par une

constante recherche de couleurs au fil d'harmonies tendues. Puis il y a de l'éclat dans le premier fortissimo, rapide, tissé de rythmes complexes restitués avec précision: ça fuse, les percussionnistes sont au taquet et restituent avec vigueur ce que la partition peut avoir de fou et de sauvage. Une partition qui offre aussi des moments apaisés, que le chef conduit dans le souci d'une saine et ample respiration. Tout cela, dans la perspective d'un final explosif.

Si *Scorpius – Prequel* est un voyage dans la constellation du Scorpion, cette pièce fait écho à une autre composition aux accents interstellaires: la populaire suite de *Star Wars* qui a ouvert le concert. Avec son ensemble de cadets, la Concordia a donné de cette pièce de John Williams une interpré-

tation pleine de jus et de chair, au son moelleux dans ses parties lentes. Dansant, le dernier mouvement est interprété avec un bon swing, impulsé par un Jean-Claude Kolly qu'on surprend à esquisser un pas de danse.

Mais la mythologie n'est pas seulement une affaire d'étoiles. Signée du compositeur espagnol José Suer Oriola, *El Jardín de las Hespérides* est une vaste fresque musicale qui relate l'un des travaux d'Hercule. La Concordia expose avec exactitude les premiers éclats sonores de la pièce, qui se posent sur les tons éthérés de la harpe et ceux, percussifs, du piano. Plus tard, c'est un tutti à la fois doux et brillant qui arrive, rendu en mezzoforte tendre. Mais l'harmonie sait aussi se faire déchirante dans ses phrases fortissimo, portées par l'éclat des trompettes ou le son cuivré des

trombones. Et l'auditeur retient qu'il a entendu toute une histoire, racontée par une Concordia qui fait preuve de souplesse en traversant une infinité de climats musicaux, emmenée avec une précision d'orfèvre par un chef qui sait où il va.

Un éditeur peu coopératif a privé l'auditoire d'une autre pièce, japonaise celle-là, consacrée au même mythe gréco-latin. En remplacement, la Concordia a proposé *Nimrod*, pièce tirée des variations *Enigma* de l'Anglais Edward Elgar. Pensée comme un fleuve sonore lent, la version de la Concordia s'en révèle chaleureuse, phrasée en traits longs, et chantante de bout en bout. »

DANIEL FATTORE



La Concordia était en concert samedi et dimanche derniers à Fribourg (salle Equilibre). Charly Rappo